

LÉONORE, TOUJOURS

Fiction & Cie



Christine Angot
LÉONORE, TOUJOURS

roman

Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Le texte de la présente édition
a été entièrement revu par l'auteur.

ISBN 978-2-02-101214-9
© Christine Angot, 1993

© Éditions du Seuil, mars 2010, pour la présente édition
et pour la langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.fictionetcie.com
www.editionsduseuil.fr

À ma belle Léonore

« Il me semble que je fais tort à mes sentiments, de vouloir les expliquer avec des paroles ; il faudrait voir ce qui se passe dans mon cœur sur votre sujet. »

Madame de Sévigné,
mercredi 25 février 1671.

Lundi 8 mars

J'ai donné la vie. Ça m'a tuée, j'en avais une seule. Je n'écris plus. Depuis aujourd'hui. Ça, ça ne s'appelle pas écrire, ça s'appelle marquer. Je marquerai chaque jour quelque chose sur elle, au moins une ligne. Il n'y a qu'elle. Que ça. Que ça. Qui m'a tuée.

Elle s'appelle Léonore. Il est moins de sept heures, elle dort encore. Parce que, cette fille, cette petite fille, est un rêve. Elle fait toutes ses nuits depuis qu'elle a un mois. Elle ne nous réveille jamais. Tout le monde, quand on sort, dit qu'on a de la chance. J'aimerais voir d'autres bébés. Elle est très sage. En ce moment je pleure tout le temps, elle comprend. Ça doit l'ennuyer que je pleure avec elle. Je vais la perturber. Je ne veux pas faire d'inceste avec elle physiquement. Mais dans

la tête, ce n'est pas possible autrement. Pour moi en tout cas, les autres parents, ça ne m'intéresse pas. Demain, mardi, elle aura huit mois. Je le sais, quand elle est sortie, c'était de moi. C'était l'horreur. Auschwitz en mille fois pire. Là aussi, d'après les autres, le rêve, supportable, les médecins et les femmes. Peut-être pas très agréable mais vivable. J'arrête d'écrire, j'écrivais un truc sur l'Irak, la femme revenait d'Irak, unité d'élite. Maintenant quand on me demandera si je travaille, je répondrai non. Ce que je fais, je dirai « rien ». « J'élève ma fille », malgré le recul social par rapport à écrivain. Je devrais la détester. Sur certains points je la déteste. À ne rien faire je vais devenir une loque. Depuis que j'ai donné la vie, je me sens morte. D'ailleurs je suis moche. En ce moment, elle dort. Ça fait sept heures que je ne l'ai pas vue. Hier avant d'aller me coucher. Elle travaille, elle. On voit que les bébés font un travail. Tout ce qui n'est pas son développement, elle laisse. Avant d'aller me coucher hier, j'y suis passée. Et après j'ai caressé la porte de sa chambre refermée. Elle dort les yeux fermés, la tête en arrière. Les cheveux lisses ou hirsutes, ça dépend. Ça dépend du temps d'endormissement. La main au début du sommeil sur son petit chien. Après elle écarte les bras et ça tient aux épaules comme des ailes, c'est déployé. Je me sens plus légère ce matin. J'ai arrêté d'écrire. J'ai

pris la décision hier. J'arrête les travaux forcés. La pénitence, définitivement. C'était ça, bien sûr, les lignes. Chaque jour, je jure d'écrire, toute ma vie, tous les jours, au moins une ligne sur elle. Avec l'arrêt de l'écriture, aucune contradiction. Comme je disais, je n'écris pas en ce moment, je marque Léonore. Elle s'appelle Léonore. Chaque jour, je marquerai au moins une chose sur elle. Demain mardi elle aura huit mois. À Nice Claudine me disait « tu marques ? » en faisant le geste, aujourd'hui première dent, aujourd'hui premier sourire, premier areu. Je répondais non. Claudine avait raison. À partir de maintenant je marque, un peu trop tard. La fille de Claudine, Marie-Claude, vient d'avoir une fille. Elle l'a appelée Marion. C'est mieux que Mélissa, comme elle pensait au début. Ou même Fiona, qu'elle trouvait, surtout son mari, peut-être un peu trop arabe, alors que c'est celte. Un kilo cinq, et césarienne.

Une balance. Sur un plateau : Léonore, des tonnes. Sur l'autre, le monde, tout sauf elle, tout le reste : un petit pois. Je le pense. Quand je pense que vous ne la connaissez pas ! Je m'adresse à vous parce que je reste écrivain à vie. Écrivain ayant cessé son activité. Qui élève sa fille. J'ai conscience en même temps de la tuer, bien sûr, de lui faire mal, de la détester, de la vomir parfois. Un jour, je lui avais fait mal, griffée je crois.

Pour m'excuser, je la changeais, j'ai fait un beau lapsus, « j'espère que je t'ai fait mal » au lieu de « j'espère que je ne t'ai pas fait mal, ma chérie ». Je n'écris plus, quelle libération. L'écriture, quelle merde c'était devenu. Ça l'a toujours été. Comme Léonore. C'est de la merde, je le sais. Un tas de poussière. Mais je l'aime. Mon amour comme une bite dressée, qu'est-ce que j'y peux ? Il m'en faudrait un deuxième peut-être. En réfléchissant : non, mon père avait bien deux autres enfants. Et, de toute façon, pas un deuxième accouchement. Je veux que Léonore soit seule. Je suis folle d'elle et veux le rester.

J'ai vécu des trucs durs, le pire l'inceste par voie rectale. J'expulse ma merde difficilement, à l'accouchement, pareil, Couderc me disait de pousser, moi je faisais le contraire, j'ai le réflexe inversé. Dans l'intimité des W.-C. on n'est pas confronté à ces difficultés, je ne savais pas avant. Donc, Léonore, très difficile à expulser. Celles qui disent que l'accouchement n'est rien, on oublie, pourquoi disent-elles ça ? La race ? Moi, ma fille le saura. Je veux parler d'elle. Je ne parle que de moi. Mon amour pour elle. Comment marquer ? Que faut-il marquer pour, dans vingt ans, relire et ressentir ? Relire, et avoir les mêmes pensées. Cet amour, en garder.

Premièrement, elle est belle. Elle est très belle.

Attendez, j'arrête, je crois qu'elle est réveillée. Je vais voir. J'ai cru entendre son papa lui parler. Sa belle voix. À moins que ce ne soit des gens dans la rue. Avec ma machine, je fais un tel potin. Je vais voir...

... Non, elle dort. J'ai ouvert la porte doucement, mais le frottement de mes pieds a dû un peu l'éveiller. Il y a eu dans le lit un froissement. Je me suis approchée. Non, elle dormait. Elle a son petit pyjama sans pieds, l'ours marin. Il lui va très bien. Je pourrais parler d'autres choses que d'elle uniquement. Qui m'intéressent moins. De Montpellier par exemple. On vient d'emménager. Je déteste cette ville. Je préférerais Nice. Je suis malheureuse ici, je regrette Nice. Mais je ne veux parler que d'elle. Éventuellement quand il y a un rapport, son père, ma mère, André, son beau grand-père. Mon père à moi, non, juste : comment faire pour lui annoncer qu'il a couché avec moi, sa fille. Si je veux qu'elle comprenne, il faudra. On n'en est pas là. Elle. Hier, je caressais son visage dans le lit. Mes mains sont devenues vieilles et rouges. Claude vient de se lever, je vais voir. J'arrête. Ce qui est fou, c'est que la vie continue. Alors que tout aurait dû s'arrêter quand elle est née le 9 juillet.

... Je me suis levée. Je suis allée voir Claude. Je lui ai fait lire en disant « tu seras mon seul public ». Il a

ajouté « peut-être plus tard Léonore ». Je suis allée chercher Léonore qui parlait dans sa chambre. Ses petits bruits sont beaux d'une autre pièce. Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai portée sur notre lit. Claude avait caché son corps sous la couette. C'est moi qui veux, il en tient compte. Moi, je ne me gêne pas. Elle me voit nue souvent. Et elle regarde. Avec lui, on s'est souri. On s'est dit qu'on était heureux. Puis, j'ai pris ma douche, Claude a préparé le biberon, je lui ai donné, elle pleurait. Elle avait faim, son estomac, à force de rester avec nous au lit. Maintenant elle joue dans son parc. En lui donnant le biberon j'ai fait des choses, je me disais « je les écrirai ». J'ai fait qu'elle me caresse l'intérieur de la bouche en dirigeant mon visage vers ses doigts. Avec son doigt, puis avec deux doigts, mes gencives, puis ma joue intérieure. Les lèvres, le menton, puis les trous de nez. Elle préférait ma bouche, comme moi. Toute une journée à s'aimer va commencer. J'espère. J'espère que ce soir en me couchant je serai heureuse et elle aussi. Au moment de se séparer, qu'on sera heureuses et reposées, impatientes pour demain. Elle geint. Ça devient des petits cris. J'y vais. Mais si c'est grave, c'est déjà trop tard. Je fais la cynique, c'est bête, j'arrête. J'y vais.

Je reviens pour marquer. Je viens de lui dire la phrase : « Qu'est-ce qui se passe ma poulinette ? »

Je veux faire exactement comme Hervé Guibert avec le sida. Mais moi, avec Léonore. Il savait qu'il mourrait de ça. À partir de là, il a écrit, et jusqu'à sa mort. Il n'a plus parlé que de ça, le sida. Ça l'a certainement prolongé, tenu un peu plus longtemps. Je fais la même chose avec Léonore à partir d'aujourd'hui. J'en ai pour jusqu'à ma mort. Je jure de ne plus parler que d'elle jusqu'à ma mort. Et tous les jours, cela. Au moins une ligne. Bien sûr, je n'aurai pas d'autre enfant. Je le jure en même temps. Ce doit être elle, le rester toujours. Jusqu'au bout. Si ça lui fait peur, je ne l'oblige pas à lire.

Elle a mangé, Claude lui a donné son déjeuner. J'entendais ses miam-miam. J'espère qu'elle ne va pas devenir une grosse vache. Sûrement pas, elle est fine, délicate. Elle est magnifique. Là, elle essaye de s'endormir, pas facile. Son mobile musical s'est cassé, c'était de la cochonnerie. On l'avait acheté avenue Médecin, à Nice. Deux oies et deux lapins en tissu tournent sur un air de Brahms. Je crois Brahms. Elle pleure, Claude y va. Moi je continue, merde. J'ai déjà renoncé à beaucoup de choses. Les romans pour moi ce n'était pas rien avant. Je continue quelques lignes. Je marque sur elle, les gens font des films, des photos, Claude enregistre sur une cassette tous ses sons depuis areu. Il y a

aussi des cris. Moi je marque, c'est difficile, notre amour, enfin mon amour. Est-ce qu'elle m'aime elle ? J'espère. Voilà, je crois qu'elle s'est endormie. Je n'entends plus rien. Malgré mon potin, elle a dû s'endormir. Pourquoi elle s'écarte quand je veux lui donner un baiser ? Pas toujours bien sûr.

Elle ne dort plus. Elle est devant moi sur sa chaise transformable, position basse. Il faut que je m'arrête toutes les trois secondes de taper, pour lui laver et lui remettre sa sucette. André dit « son suçon », c'est dégueulasse. J'ai arrêté d'écrire des romans, heureusement, avec elle qui m'interrompt je ferais comment ? Je me lève pour aller chercher le biberon, en avance sur l'heure... j'ai apporté le biberon, elle le voit, elle se calme, et je tape debout. Pas longtemps, ça repart, j'arrête, je vais lui donner.

... Ça y est, je l'ai reposée. Ça fait comme les lettres d'adolescentes. « Je reprends, je t'avais quittée pour mettre la face B », ou « je reprends ma lettre ce matin, hier soir ma mère m'a appelée pour dîner, après j'étais crevée je suis allée me coucher ». Là, c'est le même genre. Je ne voudrais pas faire débordée. Ce n'est pas ça. Je ne suis pas débordée. Claude fait beaucoup de choses. Léonore est adorable. C'est un modèle, très

sage. À l'instant le menuisier me disait « les enfants soudent un couple ». Ce n'est pas ça. Elle aura huit mois demain. Ce sera une grande fille. Elle me sourit. Elle vient de me sourire. Elle est d'un charme, d'une beauté incroyable. Depuis qu'elle est là, je comprends mieux mon père avec moi. En même temps, je ne comprends pas. Du mal à des êtres qu'on aime tellement ? Il m'aimait moins, voilà. À l'âge de Léonore, il ne s'intéressait pas à moi. Pas avant quatorze ans. Ça, je ne comprends pas. Léonore, je me la ferais bien dès maintenant. Je ne dis pas ça par provocation. C'est un écrit privé de toute façon. Je dis seulement : Je comprends l'attraction sexuelle pour son enfant, sa fille, puisque je l'éprouve. Je le dis. J'ai le droit de le dire puisque je l'éprouve. Elle se frotte les yeux, la pauvre. Elle a envie de dormir, c'est pour ça qu'elle pleurniche pour rien. Je ne la couche pas, on va sortir faire des courses. Elle dormira dans la poussette. À Montpellier, je pensais que tous les jours on irait se promener à l'Esplanade, au Peyrou, au Jardin des Plantes, avec elle dans la poussette. Mais on n'y va jamais. Je me l'étais juré, jamais on ne le fait. Elle prend l'air dans les rues et les magasins. Ça va changer.

La mère de Claude dit que petit, elle avait honte de lui. Moi je n'ai pas honte, je suis fière.

Mardi 9 mars

Aujourd'hui, 9 mars, elle a huit mois. Elle est née le 9 juillet, un petit cancer. Hier, je l'ai couchée de bonne heure, huit heures dix. Et longtemps, je la coucherai de bonne heure, certaines fois mais très rares, sept heures trente. D'autres, neuf heures trente, mais toujours tôt. Au début du sommeil, elle se réveille. Parfois, la boîte à musique à peine terminée, ses yeux se ferment, elle n'a pas le temps de se dire « je m'endors », elle dort. Une demi-heure après, la pensée qu'elle dort doit la réveiller, car au fond d'elle, elle n'a pas envie, elle veut voir son mobile à musique tourner. En dormant, elle tient son petit chien rouge, elle ne pense qu'à ce chien. Pas à nous, les parents. Moi qui suis sa maman. Pour elle c'est déjà du passé. C'est déjà son enfance au fond d'elle. Elle se prend pour ce petit

chien, avec les membres déchiquetés par les suçons, l'oreille décousue, le ventre rapiécé. Puis elle revient à elle, étonnée de se retrouver dans l'obscurité. Elle ne comprend pas la nuit. Elle doit la trouver obscure, incompréhensible. Elle entend dans la rue les gens passer, au loin le sifflement des trains. Elle appuie ses belles joues contre les joues du matelas. Elle n'a pas d'oreiller, juste un matelas pour ne pas s'étouffer. Comme moi enfant, ces joues, pleines et fraîches. Elle a les joues bien fraîches, la langue. Elle se rendort, et en général, elle n'a plus que de courts réveils d'un instant, le temps d'entendre les craquements du bois, ou les vibrations des dalles au sol quand on marche dans d'autres pièces.

Toutes les nuits, moi, depuis le 9 juillet, toutes, je le jure, j'en rêve. Quelquefois, un bébé naît pendant mon sommeil, je me réveille à ce moment-là. Le reste du monde me paraît alors tellement vain, tellement rien, auprès de cet amour que je viens de quitter. Le reste du monde est un petit pois à côté, et il me gêne en plus. Comme la princesse au pois, j'ai envie de le retirer de dessous mon matelas. Je veux retrouver le bébé que j'ai rêvé. En général je l'entends pleurer, et souvent, j'y vais. Sauf si comme maintenant, je tape à la machine. De toute façon, le souvenir s'évanouira au cours de la journée. Mais j'y vais, là je veux la voir.